

TROIS SOEURS, UNE MALÉDICTION
ET...

UNE PINCÉE DE
MAGIE

MICHELLE HARRISON SEUIL

UNE PINCÉE
DE MAGIE

Michelle Harrison

UNE PINCÉE
DE MAGIE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Elsa Whyte

SEUIL

Illustration de couverture : Melissa Castrillón

Édition originale publiée en 2019
sous le titre *A Pinch Of Magic*
par Simon & Schuster Children's Book, Londres.

© Michelle Harrison, 2019

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2021, Éditions du Seuil

ISBN : 979-10-235-1270-0

www.seuiljeunesse.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

À la mémoire d'Elizabeth May Harrison
1943-2017
La plus courageuse et la plus audacieuse Betty
qui ait jamais existé.

Prologue

LA PRISONNIÈRE JETA UN REGARD par la fenêtre, l'une des quatre ouvertures percées dans la tour de Crowstone, sa haute cage de pierre.

En regardant au loin, elle parvenait à oublier les murs de la prison. Elle pouvait alors s'imaginer qu'elle contemplait le monde depuis les hauteurs d'un château, ou même d'une montagne.

Mais ce jour-là, elle en eut assez de se mentir. De prétendre que tout cela n'était qu'un rêve, que quelqu'un viendrait la sauver. Elle serra ses bras plus fort autour d'elle pour se protéger du vent glacé qui pénétrait dans sa cellule, chargé de l'odeur des marais, amère, aux relents de poisson.

En se retirant, la mer avait dévoilé une vaste étendue de vase. La prisonnière observa le paysage qui s'offrait à elle : un groupe de mouettes picorant des

cadavres de poissons, des touffes éparses d'herbe des marais et une vieille barque vermoulue... Poussée par le vent, une boucle de ses cheveux roux se coinça entre ses lèvres. Elle libéra la mèche qui laissa au passage un goût de sel, et se pencha le plus possible par-dessus le parapet.

La fenêtre n'avait pas de barreaux. Ils auraient été inutiles, la hauteur de la tour étant suffisamment dissuasive. Dehors, les corbeaux volaient constamment autour de l'édifice en criant. Au début, elle les avait considérés comme des amis. Elle se disait que leurs croassements lui tiendraient compagnie. Parfois, l'un d'entre eux se posait sur le rebord de sa fenêtre pour la regarder. Bientôt, pourtant, leurs cris lui avaient paru moins amicaux. *Sorcière des marais*, semblaient-ils cracher d'un ton à la fois accusateur et moqueur – le même que celui des villageois. *Elle est venue des marais pour tuer trois des nôtres*.

En vérité, elle n'avait jamais voulu faire de mal à qui que ce soit.

Le rebord de la fenêtre était jalonné de petites entailles – une pour chaque jour passé dans cette prison. Pendant un temps, elle avait su combien il y en avait, puis elle avait arrêté de les compter.

Elle fit le tour de la pièce ronde, laissant ses doigts traîner le long de la pierre. Il y avait d'autres entailles dans le mur : certaines formaient des injures, d'autres n'étaient que de simples crevasses dans lesquelles elle avait caché de petites choses. Racler la pierre, c'est tout ce qu'elle avait réussi à faire. Mais elle n'était pas parvenue à s'enfuir.

La lune rouge pâle apparue la veille avait délié les langues des gardes. C'était un mauvais présage de la voir en plein jour, surtout une lune rouge, une lune de sang, le signe que le mal rôdait dans les environs.

La prisonnière explora les pierres brutes du bout des doigts jusqu'à identifier le petit creux qu'elle avait découvert dans le mortier dès les premiers jours de sa détention, lorsqu'elle nourrissait encore l'espoir de s'échapper. Elle y avait soigneusement dissimulé un caillou. Il était bien trop petit pour constituer une arme, mais les gardiens ne manqueraient pas de le lui confisquer s'ils le trouvaient.

Elle descella le caillou et le posa à plat sur sa paume, peinant à reconnaître sa propre main. Sa peau jadis mate était à présent gris sale et ses ongles déchiquetés. Utilisant le caillou comme un morceau de craie, elle grava un mot dans le mur. Un nom... Celui qui était la cause de son malheur. Elle se concentra sur chaque lettre en ruminant de noires pensées, puis laissa le caillou glisser entre ses doigts. Elle n'en aurait plus besoin car ce serait le dernier mot qu'elle écrirait.

Elle jeta un regard absent vers Crowstone. À midi pile, un bateau la conduirait au croisement où, en cet instant même, on préparait la potence. Ce serait son premier et dernier voyage jusqu'à l'île principale. Son dernier voyage tout court.

C'est là qu'elle devait être exécutée.

Elle se demanda comment les gardiens avaient accueilli l'idée de transporter une sorcière à travers les marais. Bien sûr, ses entraves de fer étaient censées lui ôter ses pouvoirs. Mais même le plus courageux

des gardiens devait frémir à l'idée d'être près d'elle. Surtout sous une lune de sang...

Ses yeux glissèrent vers les marécages. C'était là que tout avait commencé, sur un petit bateau, par une nuit de tempête. Une nuit qui avait fait trois morts.

— Je n'ai jamais voulu faire de mal à personne, murmura-t-elle en serrant le rebord de la fenêtre de ses doigts engourdis.

C'était la vérité, elle n'avait jamais voulu faire de mal à personne, à *ce moment-là*. Aujourd'hui, pourtant, seule la vengeance occupait ses pensées.

Elle savait qu'elle aurait sa revanche. Et tant pis si cela ne la sauvait pas.

1.

Des bonbons ou un sort

LA PREMIÈRE FOIS que Betty Widdershins entendit parler de la malédiction qui pesait sur sa famille, elle fêtait son treizième anniversaire. Treize est un nombre que certains considèrent comme maudit, mais pas Betty. Elle était bien trop rationnelle pour croire à cette superstition et, d'une manière générale, à la plupart des superstitions absurdes dont sa grand-mère raffolait.

C'était un samedi, un soir toujours remuant dans la maison de Betty, qui était aussi l'auberge du village. La Taverne du Braconnier était l'endroit le plus animé de toute l'île de Crowstone. La famille Widdershins en était propriétaire depuis plusieurs générations, et c'était à présent la grand-mère de Betty qui la tenait. Elle aussi s'appelait Betty, mais on la surnommait Bunny, pour éviter la confusion. Elles vivaient là,

avec les deux sœurs de Betty : Felicity, l'aînée, que tout le monde appelait Fliss, et Charlotte, la petite dernière âgée de six ans, qui ne répondait qu'au nom de Charlie.

L'anniversaire de Betty tombait le soir d'Halloween. Betty et Charlie dévalèrent l'escalier pour rejoindre la salle du bas, et leurs costumes flottaient derrière elles de façon délicieusement malfaisante. Dans son déguisement, Betty se sentait invincible, ce qui tombait à pic puisqu'elle et Charlie étaient justement sur le point d'enfreindre la règle principale de leur grand-mère. Quoique Charlie ne le sût pas encore...

Betty ouvrit la porte qui menait à la salle principale et un courant d'air chaud mêlé d'effluves de bière s'engouffra sous son masque de squelette. Elle ramassa le fer à cheval préféré de Grand-mère, tombé par terre dans un bruit sourd, et le raccrocha au-dessus de la porte. Pour annoncer leur entrée, Charlie poussa son meilleur ricanement de sorcière en faisant claquer sa cape. Puis elle se saisit du balai rangé dans un coin de la pièce avant de danser autour des tables éraflées et des chaises dépareillées, ses yeux brillant dans son visage peint en vert.

— Des bonbons ou un sort ! des bonbons ou un sort ! lançait-elle aux clients. Les marais sont brumeux et le sucre un trésor !

Elle tournoyait sur elle-même et bondissait comme un petit lutin sous le regard amusé des habitués.

— Charlie, fais attention ! s'écria Betty en voyant la cape de sa sœur s'approcher dangereusement des bougies.

Elle les avait elle-même allumées un peu plus tôt, une fois leurs citrouilles décorées. Elle ajusta sa longue cape noire et avança d'un pas décidé vers sa grand-mère, occupée à passer un coup de chiffon sur le bar.

— On est prêtes, déclara-t-elle, soulagée qu'un masque dissimule son visage.

Cela faisait des semaines qu'elle planifiait cette soirée. Jusque-là, l'impatience avait dominé. Mais, à mesure que le moment approchait, elle avait peine à croire en son propre courage. Ses nerfs bourdonnaient sous sa peau comme des moustiques des marais, et elle espérait que sa grand-mère mettrait sa voix tremblante sur le compte de l'excitation d'Halloween...

Grand-mère s'approcha d'un pas lourd. C'était sa façon de se déplacer : elle écrasait le sol plus qu'elle ne marchait – tout comme elle claquait les portes plus qu'elle ne les fermait, et criait davantage qu'elle ne parlait.

— Prêtes à aller mendier, lâcha-t-elle tout en chassant d'un souffle une mèche de cheveux gris qui lui tombait devant les yeux.

— C'est une chasse aux bonbons, corrigea Betty. Tout le monde le fait.

Grand-mère leva les yeux au ciel.

— Je sais très bien ce que c'est, je te remercie. Et ça ressemble sacrément à de la mendicité. Alors qu'on aurait bien besoin d'un coup de main ici...

— Mais j'ai aidé toute la journée ! protesta Betty d'un ton vif.

Sous son masque, ses cheveux bouclés lui gratouillaient la nuque.

— En plus, c'est mon anniversaire...

Grand-mère grimaça. Anniversaire ou pas, toutes les Widdershins étaient tenues d'aider à l'auberge, même Charlie.

— Restez dans le quartier, ordonna-t-elle. Interdit d'aller plus loin, c'est bien clair ? Et je veux que vous soyez de retour pour...

— Le dîner, compléta Betty. Je sais.

— Il y a intérêt, gronda Grand-mère. Souviens-toi de ce qui s'est passé, l'année dernière.

Puis elle reprit d'une voix plus douce :

— Il y aura un gâteau d'anniversaire pour le dessert.

— Ooooh, s'écria Charlie qui stoppa net sa danse de lutin en entendant le mot « gâteau ».

Grand-mère partit servir un client et Betty croisa le regard de Fliss.

— Tu es sûre de ne pas vouloir venir avec nous ? lui demanda-t-elle, une note suppliante dans la voix. Ce ne sera pas pareil sans toi.

Elles avaient toujours fêté Halloween toutes les trois et elles s'amusaient comme des folles, dans leurs costumes...

Fliss secoua la tête, agitant son épaisse chevelure noire lustrée. Elle s'était occupée du maquillage de Charlie et une touche de peinture verte s'étalait sur son petit nez retroussé.

— Je suis trop vieille pour ça, maintenant. Et puis il faut que j'aide à l'auberge.

— Ou peut-être bien que tu préfères attendre Will Turner ? plaisanta Betty. À moins que ce soit Jack Humble, cette semaine ? Je n'arrive plus à suivre !

— Fiche-moi la paix ! riposta Fliss en la foudroyant du regard.

Betty leva les yeux au ciel et décida de ne pas la prévenir au sujet de la peinture, en fin de compte. Sa sœur aînée n'était plus la même, depuis son anniversaire. Elle restait dans son coin, l'air maussade, et se refermait comme une huître dès que Betty lui demandait ce qui clochait chez elle.

— Betty, reprit Fliss en jetant un coup d'œil inquiet vers leur grand-mère, tu me *jures* que vous n'allez pas vous éloigner, hein ?

Betty se figea sous son masque. Elle croisa les doigts dissimulés dans les plis de sa cape et mentit avec aplomb :

— Bien sûr !

Le visage de Fliss était impossible à déchiffrer. Son regard se porta sur la fenêtre derrière Betty.

— Vous feriez mieux de rester dans les parages, de toute manière. On dirait que le brouillard commence à se lever. Ce serait dangereux de prendre le bateau.

Sur ce, elle se détourna pour s'occuper de la commande d'un habitué snobinard nommé Queenie qui tapotait le comptoir avec impatience.

Betty fit une grimace dans le dos de sa sœur.

— Fais pas ci, fais pas ça, marmonna-t-elle dans sa barbe.

Qu'avait-il bien pu arriver à Fliss ? Certes, elle était toujours aussi vaniteuse : Betty la voyait souvent fixer d'un air songeur le miroir en forme de sirène que Grand-mère lui avait offert. Mais c'était comme si toute son insouciance s'était éteinte en même temps

que ses bougies d'anniversaire. Elle s'était mise à parler exactement comme Grand-mère.

Betty avait l'impression d'être prise dans un corset toujours plus étroit. Grand-mère tirait l'un des lacets et maintenant Fliss s'acharnait sur l'autre, à tel point qu'elle ne parvenait plus à respirer. Ce soir, pourtant, Betty était bien décidée à se défaire de ses liens.

Elle appela Charlie qui venait d'interrompre des clients en pleine partie de dominos pour leur montrer fièrement l'espace béant qui avait jusqu'ici accueilli sa dent de devant. Puis elles se frayèrent un chemin à travers les tablés de visages familiers. Elles avaient presque atteint la porte d'entrée quand Charlie se prit les pieds dans la cape de Betty et percuta la table d'un habitué nommé Fingerty. Ce dernier émit un son déplaisant, entre le grognement et le grondement, et se renfrogna en voyant sa boisson dégouliner le long de son verre.

— Désolée, bredouilla Betty en hâtant le pas.

Lorsqu'elles furent dehors, un vent glacé lui chatouilla les chevilles. *Enfin libre !* Ou du moins elle le serait dans quelques minutes, une fois sur le bateau. Betty jubilait, tremblant autant de froid que d'excitation. Elle se sentait aussi un peu nerveuse. Fliss avait vu juste, la brume avait bien l'air de se lever. Pourtant la météo ne prévoyait pas de brouillard (elle avait pris soin de s'en assurer). Mais les marais sont imprévisibles, et les bulletins météo peuvent se tromper.

De petits nuages blancs s'échappaient de la bouche de Charlie au rythme de son pas sautillant. Elle avan-

çait en secouant son chaudron vide, apparemment insensible au froid.

Betty la suivait à grandes enjambées, balayant Nestynook Green du regard. Quelques personnes déguisées allaient de porte en porte. Elle compta cinq citrouilles décorées mais la majorité des maisons étaient plongées dans l'obscurité. La plupart des gens n'avaient pas particulièrement envie d'être dérangés la nuit par des étrangers aux visages dissimulés sous des masques – ce qui pouvait se comprendre.

L'année passée, la soirée d'Halloween avait été interrompue brutalement quand les cloches de Crowstone s'étaient mises à sonner pour signaler l'évasion de prisonniers. Les joyeux « Des bonbons ou un sort » avaient été remplacés par d'inquiétants « Prisonniers en fuite ! Rentrez chez vous et barricadez la porte ! ». Betty et ses sœurs s'étaient réfugiées dans la chambre de Betty, le nez collé à la fenêtre. Fliss s'était rongé les ongles nerveusement et Charlie s'était lamentée sur ses bonbons envolés. Betty, elle, avait prié secrètement pour que les fuyards ne soient pas retrouvés trop vite et que l'excitation persiste encore quelques jours. Les évasions étaient rares et, à force de grandir dans l'ombre de la prison, elle en venait à oublier sa présence – et le danger potentiel qu'elle représentait. Derrière leur fenêtre, les filles avaient observé et attendu, mais elles n'avaient vu personne, à part deux gardiens de prison venus inspecter les environs à la lanterne. Au petit déjeuner, l'agitation était déjà retombée ; les prisonniers avaient été rattrapés dans les marais. Betty adorait les histoires d'évasions, sans

doute parce qu'elle avait elle-même l'impression d'être emprisonnée. Malheureusement, les criminels en fuite avaient seulement fourni à Grand-mère une excuse supplémentaire pour leur interdire de s'éloigner...

Betty revint brusquement à la réalité et jeta un coup d'œil en direction de la Taverne du Braconnier. Fliss avait un jour comparé l'édifice à un vieux pigeon voyageur en bout de course, avec ses tuiles instables et ses volets vermoulus qui battaient l'air comme des ailes déplumées. L'auberge était perchée tout au bout de Nestynook Green, son patchwork de briques dépareillées illustrant le passage des années... Le temps semblait lui avoir flanqué un petit coup de coude et le bâtiment s'avachissait sur son flanc gauche comme un vieil homme ivre. Les fenêtres diffusaient une lumière ambrée, parfois interrompue par une silhouette ou par les quelques gris-gris et autres talismans que Grand-mère accrochait ici et là. Les alentours étaient déserts. Personne ne les soupçonnait.

C'était parfait. L'idée d'être ramenée de force à la maison était à la fois effrayante et humiliante. Bien sûr, Grand-mère avait un sale caractère, mais Betty redoutait surtout les conséquences de son escapade. Si son plan était découvert, elle n'aurait plus jamais le droit de sortir seule avec Charlie... et toute possibilité d'aventure s'évanouirait. Les liens du corset se resserreraient encore et étoufferaient pour de bon la flamme qui brûlait en elle.

Charlie avait déjà frappé à la porte de la première maison, claironnant un tonitruant « Des bonbons ou un sort » récompensé par une poignée de friandises.

Elle revint vers Betty en déballant un Bec-Gluant au caramel de chez Hubbard, la confiserie du village.

— Tu n’as rien pris pour récolter tes bonbons ?

— Non, je t’en prendrai juste quelques-uns, répondit Betty en farfouillant dans le chaudron de sa sœur jusqu’à ce qu’elle trouve sa friandise préférée : un Marshfondant.

Dans un nuage de sucre glace, elle fourra le marshmallow dans sa bouche et croqua la fine pellicule sucrée pour savourer la guimauve moelleuse à l’intérieur. En atteignant l’allée près de la vieille église croulante, elle vérifia l’heure indiquée à l’horloge. Plus que sept minutes... Son pouls s’accéléra. *On ne peut pas se faire prendre, pas si près du but*, songea-t-elle. Après un dernier regard en direction de l’auberge, elle saisit Charlie par la manche et l’attira dans l’allée.

— Viens, j’ai une surprise pour toi.

— Une surprise ?

Charlie leva vers elle de grands yeux étonnés.

— Mais tu as dit à Grand-mère qu’on faisait seulement le tour du quartier. Tu lui as dit que...

— Je sais ce que j’ai dit, l’interrompt Betty. Mais toi et moi, on part pour l’aventure. Tu es capable de garder un secret ?

Charlie sourit malicieusement entre deux bouchées et hocha la tête en secouant ses couettes.

— Quel genre d’aventure ?

— On va à Marshfoot !

— Nom d’une corneille ! s’exclama Charlie, ses immenses yeux verts plus grands que jamais. Marshfoot ? Mais il faut prendre le bateau !

— Tout à fait.

Betty tapota sa poche pour s'assurer que les trois pièces y étaient toujours. Il lui avait fallu des semaines pour rassembler de quoi payer leurs billets, soit un Corbeau d'argent par personne. Elle avait économisé son argent de poche et, à chacune de ses corvées de balayage, elle avait ramassé tout ce qu'elle avait pu trouver sur le sol de l'auberge. Et puisque finalement Fliss ne venait pas, elle avait plus qu'il ne fallait.

— Mais Betty, on va se faire prendre ! s'exclama Charlie.

— Pas cette fois.

— C'est ce que tu dis toujours, et on finit quand même par se faire gronder.

Charlie avait raison, mais rien n'aurait pu dissuader Betty.

— J'ai tout prévu, assura-t-elle.

Elle était si certaine de son plan qu'elle s'était même trouvé une nouvelle devise – mais elle la gardait pour plus tard.

— Et si Grand-mère l'apprend ? chuchota Charlie, mi-amusée, mi-effrayée. Ça va barder !

— Elle n'en saura jamais rien. Pourquoi est-ce que tu crois que j'ai justement choisi ce soir ? Tout le monde porte un masque ou un déguisement. C'est parfait ! Si personne ne sait que c'est nous, personne ne pourra moucharder.

— Et pourquoi Marshfoot ? Les gens ont plus de bonbons là-bas ?

Betty pressa Charlie le long de l'allée sombre.

— Mieux que ça : ils ont une fête foraine. Il y aura une chasse aux canards, plein de gâteaux, un concours du meilleur costume... et des barbes à papa !

Et l'aventure, ajouta-t-elle dans sa tête. La destination lui importait peu, du moment qu'elles quittaient Crowstone. Marshfoot était suffisamment loin pour satisfaire son envie d'inconnu et assez proche pour qu'elles puissent s'en tirer. Elle avait l'impression de pouvoir enfin gratter une démangeaison qui l'avait titillée toute sa vie.

— Des barbes à papa, c'est vrai ? répéta Charlie dans un souffle, avec un léger zozotement.

Elle glissa sa petite main chaude et collante dans celle de sa sœur et reprit :

— Mais c'est tellement loin ! Et si jamais on ne revenait pas à temps pour le gâteau d'anniversaire ?

— On sera pile à l'heure, la rassura Betty. J'ai tout prévu. Et ils ne vont quand même pas manger mon gâteau d'anniversaire sans moi ! Dépêche-toi, le bateau part dans quelques minutes.

Elles se faufilèrent jusqu'au bout de l'allée et tournèrent au coin de la rue. Sous son masque, Betty arborait un sourire triomphant et son cœur battait à tout rompre. Elles allaient vraiment y arriver ! Elles verraient enfin autre chose que Crowstone, et tout ça grâce à elle !

Betty desserra le nœud qui fermait sa cape et elles se mirent à courir. À ses côtés, Charlie comptait les citrouilles et les courges gravées disposées sur les rebords des fenêtres. Elle pointa du doigt celle qu'elle avait elle-même décorée la veille, installée sur les

marches de l'école. Leurs lumières semblaient guider leurs pas le long des rues pavées comme autant de fantômes les menant vers les Marais brumeux.

Bientôt, il y eut moins de maisons, puis elles aperçurent le croisement et il n'y en eut plus aucune. Au loin, de l'autre côté des marais, les petites fenêtres de la prison brillaient d'une lueur jaunâtre, comme des petits yeux scrutateurs dans la pénombre. Plus haut encore, une lumière vacillait au sommet de la tour du sombre bâtiment.

Charlie arrêta sa course et elles firent un pas de côté pour laisser passer les quelques personnes en route vers la jetée.

— Ça fait combien de temps que Papa est là-dedans ? demanda-t-elle.

— Charlie ! la réprimanda Betty en priant pour que personne ne l'ait entendue. Ça fait deux ans et huit mois. Et quatre jours, ajouta-t-elle après une pause.

— Quand est-ce qu'il sort ?

Betty soupira, envahie par un méli-mélo d'émotions, comme à chaque fois qu'elle pensait à leur père : tristesse, frustration, déception. Son absence avait davantage touché les deux aînées, tout comme la mort de leur mère. Même si Barney Widdershins était, pour reprendre les mots de Grand-mère, « un fieffé vaurien », Betty ne pouvait s'empêcher de ressentir une forme de loyauté envers lui. Ce n'était peut-être pas un très bon père, mais c'était le seul qu'elles avaient.

— Dans deux ans, trois mois et vingt-six jours, finit-elle par répondre.

— Pourquoi est-ce que tu chuchotes ? demanda Charlie.

Charlie avait seulement trois ans quand leur père avait été envoyé en prison. Sans contacts réguliers depuis, elle ne s'était jamais sentie proche de lui – tout juste curieuse.

— C'est toi qui dis toujours à Fliss qu'il n'y a pas de raison d'être barrassées.

— *Embarrassées*, corrigea Betty.

À vrai dire, cela l'aurait sans doute dérangée si elles habitaient ailleurs, mais ici, pratiquement tout le monde connaissait un prisonnier.

— Non, il n'y a pas de raison. Mais je te rappelle qu'on est là incognito. Il pourrait y avoir des oreilles indiscretes. Maintenant grouille-toi un peu, le bateau nous attend.

Charlie sourit d'un air espiègle en enfonçant son chapeau de sorcière sur sa tête, visiblement ravie d'enfreindre les règles.

Sa petite sœur sur ses talons, Betty courut en direction du bateau, le regard fixé sur la prison. Dans quelle cellule pouvait bien se trouver leur père ? Impossible à dire d'ici. De toute façon, les prisonniers étaient souvent changés de cellule, il n'était peut-être plus dans la même. Comment Betty pourrait-elle le savoir ? La dernière fois que Grand-mère les avait emmenées rendre visite à leur père remontait à six mois. Apparemment, il se sentait trop triste et trop honteux pour voir ses filles, et même pour répondre à leurs lettres.

Betty toisa la prison. *Il fallait y penser avant*. Elle fit une grimace en direction du bâtiment puis détourna

le regard, bien décidée à ne pas laisser son père gâcher sa soirée comme il avait gâché tout le reste. Elles gagnèrent enfin le bateau. Le brouillard ne devait pas être bien épais, en tout cas les volutes de brume enroulées autour du bateau ne semblaient pas inquiéter le passeur. Une poignée de passagers costumés, sans doute en route vers la fête foraine, avait déjà pris place. Betty paya le trajet et se serra auprès de Charlie.

Elle se retourna joyeusement pour observer le chemin parcouru. Avaient-elles vraiment réussi ? Ça avait été si facile ! Elle ne put néanmoins s'empêcher de secouer le pied nerveusement jusqu'à ce que le passeur s'éloigne de la berge et que le bateau glisse enfin sur l'eau.

— *L'aventure sourit aux audacieux*, murmura finalement Betty pour elle-même.

C'était la première fois qu'elle prononçait sa nouvelle devise à haute voix — elle avait attendu ce moment toute la journée.

— Tu crois qu'il y aura quelles couleurs de barbes à papa ? demanda Charlie, pour qui le moment était moins solennel.

— Vert peut-être, ou bien orange...

La voix de Betty s'éteignit, elle contempla le port. Leur bateau devait être amarré là, quelque part. Un assemblage brinquebalant de bois pourri que leur père avait gagné lors d'un pari et qu'il avait tenté de remettre en état, sans succès. Peut-être n'y arriverait-il jamais, mais pour une fois Betty s'en fichait. Elle n'avait pas besoin de son père, ou plutôt de son bateau, pour partir à l'aventure. Ici, voguant sur les marais dans

la nuit, elle n'était plus seulement la Widdershins du milieu, banale et godiche comparée à la magnifique Fliss, discrète et réservée à côté de Charlie dont l'adorable espièglerie ravissait tout le monde. Ici, elle était Betty la vaillante, Betty l'aventurière, libre de faire ce qu'elle voulait où elle le voulait !

La nuit, tout prenait un air inquiétant et mystérieux. D'étranges lumières brillaient au loin, comme des arcs magiques scintillant au-dessus de l'eau. *Des feux follets*, pensa Betty. Pour certains, il s'agissait des âmes des morts disparus dans les marais, pour d'autres, des esprits malins voués à mener les voyageurs à leur perte.

Elle regarda de nouveau la prison. C'était le premier bâtiment devant lequel ils passeraient. Elle était perchée sur l'île du Repentir, l'une des trois îles environnantes. La seconde, plus petite, s'appelait l'île de la Complainte ; on y enterrait les morts de Crowstone. Betty s'y était rendue deux fois seulement, la dernière pour l'enterrement de sa mère, peu de temps après la naissance de Charlie. Elle se sentit soudain submergée par la tristesse. Le souvenir était encore douloureux, même après toutes ces années.

La dernière était l'île du Tourment. Les habitants de Crowstone n'avaient pas le droit de s'y rendre. Seuls les exilés vivaient là, des prisonniers qui venaient y terminer leur peine ou ceux dont les crimes étaient trop légers pour être passibles d'emprisonnement, mais suffisamment graves pour mériter d'être bannis. Les trois îles, communément appelées les îles du Chagrin, faisaient partie de Crowstone. Avec l'île principale,

c'était tout ce que les filles connaissaient. Aucune d'entre elles n'avait jamais été au-delà.

Mais ce soir, Betty allait y remédier. Elle avait décidé que ce serait son cadeau d'anniversaire. Un premier pas vers sa vie rêvée, une vie d'aventure dans laquelle les grains de sable dorés viendraient remplacer la poussière de charbon sous ses ongles.

Le bateau n'avait pas vogué très loin quand Betty réalisa qu'il se passait quelque chose d'anormal. Les Marais brumeux étaient à la hauteur de leur réputation et on ne distinguait même plus les lumières de la prison. Autour d'elle, tout avait disparu dans l'épais brouillard gris qui enveloppait l'embarcation et leur glaçait les os. Betty sentit la peur lui picoter le crâne. Une mère assise sur le siège en face serra son enfant plus fort contre elle dans un murmure inquiet.

— Betty ? demanda Charlie en lui tirant la manche. Et si le bateau se perd et qu'on n'arrive jamais à rentrer ?

Betty déglutit péniblement. Au fil des années, Grand-mère leur avait servi tout un tas d'excuses pour ne pas les emmener loin de la maison, et voilà qu'elles tourbillonnaient dans sa tête comme une tornade d'inquiétude. *On pourrait rater le bateau de retour... ou heurter des rochers et couler à pic au fond des marais... On dit qu'il y a toujours des marchands d'esclaves qui naviguent sur les marais, prêts à enlever des passagers pour les vendre au plus offrant...* Soudain, elle ne se sentait plus intelligente ni courageuse, mais plutôt ridicule et morte de peur.

— On n’y voit rien ! cria au conducteur la femme qui traversait avec son enfant.

— Humpf, grogna-t-il. C’est sûrement juste une poche de brouillard. Mais si ça r’tombe pas d’ici une minute, on devra faire demi-tour.

La lèvre inférieure de Charlie se mit à trembler :

— Mais... ma barbe à papa...

Betty ne répondit rien, trop occupée à faire semblant d’être calme. Peut-être que l’inquiétude de Grand-mère n’était pas exagérée, en fin de compte. Peut-être qu’elle avait de bonnes raisons d’avoir peur...

La température chuta d’un coup lorsqu’un épais brouillard gris sombre s’enroula brutalement autour du bateau. Ce n’était pas une simple poche. Le brouillard était partout. Le passeur cessa de ramer et leva sa lanterne. Betty sentit la petite main de Charlie se frayer un chemin jusqu’à la sienne. Elle enroula un bras autour des épaules de sa petite sœur et leva sa main libre à hauteur de son visage — elle touchait presque son nez quand elle réussit enfin à la voir.

Une secousse fit dangereusement tanguer l’embarcation. Des cris et des hoquets s’élevèrent.

— Qu’est-ce qui se passe ? cria Charlie d’une voix suraiguë en enfonçant profondément ses ongles dans le bras de Betty.

— Je ne sais pas ! répondit cette dernière en haleant, fermement accrochée à un côté du bateau, de l’eau glacée lui coulant le long du bras. Est-ce qu’on a heurté un rocher ?

— Je veux rentrer à la maison ! gémit Charlie, les barbes à papa désormais bien loin de ses pensées.

Le bateau fit une dernière embardée puis une silhouette familière se pencha vers les deux sœurs. Betty frémit en reconnaissant le visage à l'air menaçant qui se pressait contre le leur.

— Tant mieux, répondit Grand-mère. Parce que c'est précisément là que vous allez !

2.

Prisonnières

BETTY RESTA SANS VOIX, abasourdie et paralysée par le choc. À ses côtés, agrippée à son bras, Charlie ne bougeait pas d'un cil non plus.

Leur grand-mère n'était pas sur le bateau quand il avait quitté la berge, ça, Betty en était certaine. Quoique, elle commençait à en douter. Peut-être s'était-elle déguisée. C'était la seule explication possible. Mais dans ce cas, pourquoi avoir attendu le départ du bateau ? Ça n'avait aucun sens !

Derrière les questions qui se pressaient dans son esprit, elle entrevoyait déjà ce que cela signifiait : tous ses rêves de liberté venaient de s'évanouir sous ses yeux et seraient désormais aussi insaisissables que la brume environnante.

— Grand-mère ? balbutia Betty. Comment as-tu...
D'où est-ce que tu viens ?

— Ça ne te regarde pas, lui rétorqua cette dernière en fronçant les sourcils.

Avec son chignon gris en pagaille, son manteau élimé recouvert d'un châle horriblement dépareillé et ses bottes en caoutchouc, elle avait l'air d'une vieille folle. L'affreux cabas en tapisserie qui ne la quittait jamais n'arrangeait rien. Betty se surprit soudain à apprécier le brouillard. Il avait au moins l'avantage de masquer sa grand-mère à la vue des curieux. De toute évidence, ce n'était pas l'aventure qui souriait aux audacieux, mais le ridicule et la honte. Il lui fallait une nouvelle devise.

— Faites demi-tour immédiatement, ordonna Grand-mère au passeur.

— C'est bien ce que j'essaie de faire, répliqua-t-il sèchement sans lever le nez de sa boussole.

Les autres passagers tentaient d'observer l'intruse en plissant les yeux comme s'ils essayaient de deviner en quoi elle était déguisée. Betty se fit toute petite.

— Un peu de nerf, je vous prie, insista Grand-mère d'un ton vif. Ce n'est pas un endroit recommandable pour des enfants.

— Dites donc, c'est vous qui les avez amenées ! se défendit le passeur. Quoique, en y repensant, je ne me souviens pas vous avoir vue au départ du bateau...

— C'est absurde, je suis là depuis le début de la traversée.

Mais c'est impossible ! pensa Betty, complètement désespérée. Grand-mère les aurait forcément empêchées de partir. Elle avait envie de crier de rage. Tous ces efforts, pour rien ! C'en était fini de Betty

l'aventurière, désormais elle se sentait stupide. Le pire, c'est qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'être soulagée, parce que ces quelques instants dans la brume l'avaient terrifiée.

— Mais Grand-mère, tu n'étais pas là, osa Charlie d'une toute petite voix.

— Chut ! fit l'intéressée sans prendre la peine de baisser d'un ton.

Le passeur avait les yeux braqués sur elle.

— Je me souviens très bien des deux petites, mais vous, je suis certain que vous n'étiez pas là. Vous n'avez pas payé le trajet !

— Bien sûr que si, répliqua Grand-mère d'un ton glacial. Vous m'imaginez en train de rejoindre le bateau à la nage ? Et ne soyez pas insolent, jeune homme, je connais votre père !

Visiblement, ces mots effrayèrent davantage le passeur que leur mésaventure dans le brouillard.

— Ça va barder, murmura Charlie.

— Non, c'est pour vous deux que ça va barder ! riposta sèchement Grand-mère. Et cette fois-ci, ça va vous coûter cher.

Betty frissonna. Elle aurait dû se douter qu'il était impossible de duper sa grand-mère. Après tout, elle n'y était jamais parvenue jusque-là. Et voilà qu'une punition exceptionnelle allait venir couronner cette soirée d'anniversaire gâchée.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Betty d'un ton inquiet.

Grand-mère ne répondit pas et reprit à l'adresse du passeur :

— Maintenant je vous suggère d'arrêter vos chicaneries et de ramener tous ces gens frigorifiés à bon port. Je suis sûre que beaucoup d'entre eux voudront savoir pourquoi le bateau a été autorisé à partir dans ce brouillard.

— Mais... il n'y avait pas de brouillard, tenta le pauvre homme.

— Alors vous devez être sacrément inexpérimenté, répondit Grand-mère d'un ton acerbe. Ou un peu trop intéressé par l'argent.

Sur ce, le passeur cessa de protester et commença à ramer en silence. Personne ne prononça plus un mot de tout le trajet, mais Betty pouvait sentir sa grand-mère bouillir intérieurement. Elles étaient bonnes pour de longues remontrances. Mais cette fois, Betty aussi avait son mot à dire. Ce qui venait de se produire était extraordinaire et ni le caractère de sa grand-mère ni la peur de la punition ne l'empêcheraient d'obtenir des réponses à ses questions.

Pour commencer, *comment* Grand-mère était-elle arrivée sur ce bateau ? C'est vrai, elle avait toujours eu un sixième sens pour les retrouver où qu'elles soient : si elles traînaient un peu en revenant d'une course ou si elles s'éloignaient plus que prévu en cueillant des champignons, leur grand-mère finissait toujours par débarquer comme si elle les suivait à la trace. Elles en riaient même souvent entre elles. Mais cette fois-ci, c'était vraiment trop bizarre, et Betty n'avait pas envie de rire.

Quand le bateau accosta, Betty et Charlie tremblaient comme des feuilles, à la fois frigorifiées et sous

le choc. Grand-mère évitait leur regard. Les petits nuages de buée qui s'échappaient rapidement de ses narines au rythme de sa respiration fulminante lui donnaient l'air d'un dragon. Elles attendirent que tous les voyageurs soient descendus avant d'enjamber à leur tour le bastingage et empruntèrent l'allée en direction de l'auberge. Betty se retourna vers les Marais brumeux. Parfois la nappe de brouillard venait s'infiltrer jusque dans les ruelles alentour, mais ce soir elle s'arrêtait pile à la bordure du quai, immobile au-dessus de l'eau comme une bête à l'entrée de sa tanière. Après s'être assurée qu'il n'y avait plus personne dans les parages, Betty prit la parole :

— Bon, tu peux nous le dire, maintenant. Comment tu t'y es prise pour monter sur ce bateau ? C'est impossible que tu aies été là depuis le début.

— Bien sûr que si, j'étais là, répondit Grand-mère. Mais vous étiez tellement absorbées par votre petite aventure que vous n'avez pas fait attention à moi.

Betty essayait de déchiffrer l'expression de sa grand-mère mais elle n'y décela que de la colère. En temps normal, c'était suffisant pour lui passer l'envie de poser des questions... mais ce soir, rien n'était normal. Tous ses espoirs étaient réduits en miettes : elle n'avait plus rien à perdre.

— Je ne te crois pas. Tu n'aurais pas attendu tout ce temps pour arrêter le bateau.

— Je voulais voir si tu irais jusqu'au bout ou si tu finirais par retrouver tes esprits, répliqua Grand-mère du tac au tac.

Pourtant, quelque chose dans son ton sonnait faux.

Retrouver mes esprits ? Betty se sentit rougir de colère.

— Embarquer Charlie là-dedans était stupide et irresponsable. Il aurait pu se passer n'importe quoi ! reprit Grand-mère.

— Exactement, marmonna Betty. Qui sait, on aurait même pu s'amuser.

Grand-mère ignora sa remarque et réajusta son châle.

— Je pensais pouvoir compter sur toi, Betty Wid-dershins. Mais apparemment, j'ai eu tort.

Elle enfonça son index entre les omoplates de Betty pour la forcer à avancer dans l'allée.

— C'est pas juste ! C'est vrai, je n'aurais pas dû te mentir, mais ce n'est quand même pas un crime de vouloir un peu de liberté ! Et tu sais très bien que je n'aurais rien laissé arriver à Charlie...

— Je sais que c'est ce que tu *crois*, la coupa sa grand-mère. Mais tu as treize ans ! Tu ne connais rien du monde. Il est plein de dangers dont tu ignores même l'existence...

— Et ce sera toujours le cas si tu ne me laisses pas les découvrir.

Betty parlait d'un ton calme mais empreint de défi. L'assurance de sa grand-mère la dissuadait généralement de se défendre, et elle ne voulait pas non plus être un fardeau. Mais cette fois, c'en était trop ! Elle s'attendait à l'entendre débiter la même promesse que d'habitude, celle de les emmener voyager un jour, mais cette fois, Grand-mère ne dit rien. Elle avait l'air extrêmement fatiguée et paraissait encore plus vieille que d'habitude.

Soudain Betty se sentit coupable. Après tout, leur grand-mère s'occupait d'elles toute seule, et si elle n'avait pas été là, elles auraient sans doute atterri dans un orphelinat. Ou pire, on les aurait séparées pour les placer dans des familles d'accueil. Elle chassa cette pensée de son esprit. La gratitude ne devait pas l'empêcher de chercher des réponses à ses questions.

— Tu dis que tu ne peux plus compter sur moi, mais en réalité tu ne m'as jamais fait confiance. Pas assez pour me laisser sortir de Crowstone, en tout cas.

— Ça suffit, Betty, ce n'est pas le moment, répondit Grand-mère en s'arrêtant brusquement.

Puis elle repartit d'un bon pas en serrant son châle d'une main et son cabas en tapisserie de l'autre.

Betty attrapa Charlie par la main et se précipita à sa suite, bien décidée à ne pas en rester là.

— Comment tu as su pour le bateau ?

— Le prospectus.

Betty ferma les yeux, consternée. Un peu plus tôt dans la journée, Fliss avait vu la brochure de la fête d'Halloween tomber de sa cape et l'avait ramassée en fronçant les sourcils. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » lui avait-elle demandé. « Oh ça, avait répondu Betty, le cœur battant à tout rompre, j'ai demandé à Grand-mère si on pouvait aller à Marshfoot ce soir, mais elle a dit non, évidemment. — Évidemment », avait répété Fliss en gardant le prospectus en main quelques secondes avant de le rendre à Betty.

— Fliss a mouchardé, c'est ça ? fulmina Betty. Ou est-ce qu'elle s'est seulement arrangée pour que tu tombes sur la brochure ?

Grand-mère ne prit pas la peine de répondre et fit une halte pour remonter l'une de ses chaussettes.

— Une chance que tu n'aies pas pris la peine de mieux couvrir tes traces.

— *Une chance ?*

Betty s'arrêta net. Elle se sentait tout sauf chanceuse. Depuis quand Fliss avait-elle abandonné l'idée d'échapper au contrôle de leur grand-mère ?

— Arrête de traîner !

— Allez viens, Betty, insista Charlie. J'ai froid.

Betty lâcha la main de sa sœur et sentit ses poings se fermer. Elle avait été imprudente de garder ce prospectus. Désormais, Grand-mère ne la lâcherait plus d'une semelle et organiser des escapades secrètes serait plus difficile que jamais. Mais elle le ferait quand même et la prochaine fois, son plan serait infaillible. La prochaine fois, peut-être même qu'elle ne reviendrait pas.

Grand-mère vint se planter devant elle.

— Arrête de bouder. Et ne fais pas d'histoires en rentrant, Fliss n'y est pour rien.

— Je sais bien qu'elle n'y est pour rien, répondit Betty en desserrant les poings. Tout ça c'est de *ta* faute !

— Je te demande pardon ?

La voix de Grand-mère était dangereusement calme.

Mais il en fallait plus pour arrêter Betty. La frustration et la colère qu'elle refoulait depuis si longtemps la submergèrent d'un seul coup : toutes les fois où on lui avait ordonné de rester près de la maison, la façon dont Fliss s'était éloignée d'elle... Elle arra-

cha son masque et sentit instantanément le froid lui mordre les joues.

— Avant, Fliss aussi rêvait de partir d'ici, d'explorer les environs. Elle a seize ans ! Elle devrait avoir le droit d'aller où elle veut mais elle a abandonné, et tout ça, c'est à cause de *toi* !

Grand-mère semblait rétrécir à vue d'œil en même temps que sa colère diminuait.

— Tu es injuste, Betty.

Betty continuait à crier, les yeux pleins de larmes :

— Non, c'est *toi* qui es injuste ! Tu as fini par la décourager avec toutes tes histoires. Ça, c'est injuste ! Tu as peut-être réussi à tuer le goût de l'aventure chez elle, mais je ne te laisserai pas faire avec nous.

— Ce n'est pas aussi simple, répondit Grand-mère en secouant la tête.

Elle avait l'air aussi défaite que son chignon.

— Alors explique-moi !

Betty avait peine à croire que c'était elle qui était en train de prononcer ces mots, ils semblaient sortir tout seuls de sa bouche.

— J'en ai marre de tes excuses et de tes promesses, reprit-elle. Tu joues les dures, mais en fait c'est *toi* qui as peur !

— On a déjà quitté Crowstone, tu étais trop petite pour t'en souvenir, c'est tout, continua Grand-mère en regardant le sol.

— Je ne te crois pas, lui asséna Betty de plus en plus sûre d'elle.

Maintenant qu'elle y réfléchissait, il y avait toujours eu quelque chose d'étrange dans l'insistance de leur

infaillible et tes nerfs d'acier : rien ne t'effraie. Même si tu as tendance à préférer les quadrupèdes aux humains, tu es de très bonne compagnie. Tu es aussi sacrément futée et perspicace... enfin, tant qu'une petite bête à fourrure ou ton estomac vide ne viennent pas te distraire !